

بسم الله الرحمن الرحيم
**Sacrées traductions de la « Basmala » sacrée
à la « lumière » des Israiliyyet**

Néjib GAÇA
Université de Tunis - Tunisie -
hmemejib@gmail.com

« بسم الله الرحمن الرحيم », « Bismi Allah Ar-rahmân Ar-rahim » cet acte discursif incohatif de toute entreprise initiée par un musulman fera le début et la fin de notre réflexion, cette formule pose problème. Pour certains, elle ne fait point partie du texte coranique.

Pour d'autres, elle fait corps avec toutes les Sourates, à l'exception de la Sourate « le repentir », d'autres encore soutiennent l'idée qu'elle ne fait partie prenante que de la Sourate « la fourmi ».

La traduction de Kasimirski, a toujours constitué le véritable challenge, la gageure à relever, à dépasser voire à contrer et à « corriger ».

Vient Blachère ensuite qui a fait des épigones et des détracteurs autour des questions qui relèvent plus de nuances, d'options stylistiques, de rendus morpho-syntaxiques, de contraintes liées à la teneur supra-linguistique de la production de sens des textes sacrés ou encore à l'étymologie.

Pourtant, aucune traduction du Saint Coran n'a encore réussi à rendre caduques celles qu'ils l'ont précédée ou celles qui lui ont succédé. D'où vient cette insatisfaction à l'égard des traductions d'un verset aussi peu ambiguë et aussi court ? les différentes traductions se sont attelées à varier les moutures

du deuxième volet de la Basmala "الرحمان الرحيم" et non le premier "بسم الله".

Le problème qui se pose aux traducteurs est la dérivation de « Ar-rahmân » et « Ar-rahim » à partir de la racine trilitère « Rahimâ » « رَحِمَ » et le voisinage de sens des deux substantifs obtenus.

Partant de cette racine, la tradition et l'usage veulent que l'on obtienne par dérivation ou la forme « Fa'lan. » « فعلان » ou la forme « Fa'il » « فعيل », et bien rarement sinon jamais à notre connaissance, les deux à la fois, comme c'est le cas pour « Rahim رحيم »

S'agit-il d'une gradation, d'une expressivité recherchée par la reprise ? La fonction « effet unique » fait la gradation. C'est l'une et l'autre. S'agit-il encore d'une structure consacrant ce qu'on appelle « Al Itabaâ », à l'image de « Ar-rahmane Ar-rahim » « الرحمان الرحيم » ou « Asfal seflin » « أسفل سافلين » ?

La répétition lui donne-t-elle une forme spéciale faisant de la « Basmala » une formule initiatique ou une profession de foi ? Dans tous les cas de figure, c'est une « Bidâa », miracle de la langue qui sourd des formules consacrées par la langue arabe et semble être une forme construite ad hoc, une mise à l'épreuve, un défi, un dépassement, en un mot un hapax, comme disent les grecs.

Pour le traducteur, tout texte à traduire est un texte sacré, car, à l'égard du texte à traduire, il nourrit un respect et une appréhension quasi-sacrés. Quand il se trouve que le texte à traduire est sacré, le traducteur se trouve face à un dilemme : l'acte de traduire est, soit une aphasie nihiliste qui réduit toute tentative au silence, soit un massacre annoncé à l'avance.

L'attitude du traducteur, face au texte sacré, n'est dictée, éprouvée ou in-formée ni par le matériau à manipuler ni par la réception du résultat. Ainsi, toute tentative de déviation de la « lecture » consacrée sera inexorablement décriée.

A titre d'exemple pour la traduction d'un texte profane, le recours à l'étymologie est légitime voire éclairant, productif. Alors que pour le texte coranique, bardé d'un appareillage exégétique de loin beaucoup plus volumineux, aussi épais qu'un esprit conservateur veillant au point et à la virgule, cet élan louable par ailleurs comme on vient de le dire, donne sujet à controverse, sinon à une accusation d'aborder le texte sacré comme s'il s'agissait d'un vulgaire texte littéraire. Qui dit sacré dit hermétique, abscons, voilé, opaque et donc fermé. C'est à l'aune de la multiplicité des velléités des traducteurs qu'on jauge le degré de sacralité d'un texte.

En conséquence, peut-on parler d'une traduction neutre ? Humaine subjectivité oblige ! En plus de l'incontournable trahison ontologique de la traduction commune – soit dit en passant traduction et trahison sont dérivées du même étymon – on est en présence d'une traduction – trahison du texte sacré. Cette initiative hautement « blasphématoire » attente à l'aspect sacré « inégalable » du texte sacré et dont le Targoum ⁽¹⁾ épuiserait deux fois en encre toutes les mers sans épuiser les « mots » de Dieu. **« Dis : si la mer se changeant en encre pour décrire les paroles de Dieu, la mer faillirait avant les paroles de Dieu, quand même nous y emploierions une autre mer pareille »** (Sourate XVII, Verset 109).

قُلْ لَوْ كَانَ الْبَحْرُ مِدَادًا لِكَلِمَاتِ رَبِّي لَنَفِدَ الْبَحْرُ قَبْلَ أَنْ تَنْفَدَ كَلِمَاتُ رَبِّي وَلَوْ جِئْنَا بِمِثْلِهِ
مَدَدًا (109)

Ainsi, s'il faut se documenter en se référant au Targoum ou Tarjoun pour traduire un texte profane, ces pré-textes situationnels exégétiques prennent le pas sur l'objet même de la traduction.

Dans l'histoire de l'Humanité, le premier texte traduit était un texte sacré qui a donné lieu à un dictionnaire bilingue sumérien-accadien fixant les concepts religieux et ce depuis 2200 avant J.C.

Les premiers textes écrits dans l'Histoire des Hommes ne sont-ils pas des textes sacrés ? Longtemps, les Musulmans sont restés hostiles à toute traduction du Coran, parole divine par excellence qui sourd d'avant la création et qui, immuable, a pris en otage durant des siècles, la possibilité du traitement de la langue arabe comme une langue au même titre que toutes les autres.

Ne dit-on pas que la langue du Coran ne peut pas se réduire à la langue arabe ? Toutes les religions n'ont-elles pas figé sinon tué la langue dans laquelle sont rédigés les textes sacrés ?

Pourquoi la langue arabe n'a-t-elle pas évolué en marge de la langue du Coran, comme c'est le cas pour les autres nations qui ont conservé une langue pour la liturgie et une autre pour le séculier ?

Qu'est-ce qui pourrait expliquer l'ancrage indéfectible de la langue arabe à la langue du Coran ? Certains n'y trouveraient-ils pas la raison cardinale de la sclérose de la langue arabe et, partant, de la civilisation arabo-musulmane et de son positionnement en marge de l'Histoire et donc du progrès et de la modernité ?

Ou encore, se peut-il que l'on ait décidé de geler la langue arabe au niveau de la religion, considérant à contrario, et contre les préceptes fondamentaux de l'Islam dont le mot d'ordre inchoatif est « IQRA' » "اقرأ", de réduire l'existence du fidèle ici-bas à n'être qu'une prière éternelle gommant les besoins de l'humaine condition ?

Ultime question : Avons-nous jamais bien lu, compris interprété et traduit notre texte sacré ? Valeur sûre, on était convaincu qu'elle ne pouvait évoluer, ancrée comme elle l'était et l'est toujours au texte Coranique. Cet état de fait expliquerait, pour certains, l'absence de dictionnaire étymologique qui l'aurait sécularisée permettant ainsi des approches linguistiques critiques en synchronie et en diachronie. Projet grandiose, s'il en fut qui révolutionnerait notre vision du monde et nous engagerait certainement sur la voie de l'Histoire et donc de la modernité, la nôtre.

L'absence de ce dictionnaire étymologique a ouvert la porte à des traductions dont celle de **Chouraqui** qui traduit la « Basmala » « بسم الله الرحمن الرحيم » par « au nom de Dieu le matriciant, le matriciel ».

Quelle incidence cela peut-il avoir sur notre foi en ce qu'elle est une acception du concept de Dieu, censé être Dieu de toute l'Humanité, les religions révélées comprises ?

C'est dans ce sens que Mohamed al Azib jette à la « figure » de **Chouraqui**, un hadith quduci "حديث قدسي" dont il reste à prouver la véracité puisqu'il ne cite aucune référence.

« Je suis le matriciant créateur de la matrice à laquelle j'ai dérivé un nom à partir du mien »

"أنا الرحمن خلقت الرحم واشتقت لها اسما من اسمي"

Vous remarquez que le coup de griffe avec lequel il gratifie les chercheurs nord-africains dont **Chouraqui** lui-

même, va de pair avec une autre outrecuidance ignorant bien volontiers toute tentative d'innovation qui ne se soumettrait pas à ses commanditaires.

Pour commenter ma propre traduction de ce hadith, je dirais que je me suis conformé à l'approche étymologisante car le nom de Dieu est dérivé grammaticalement de « Rahima » (ceci du côté de la grammaire) mais il est dit que ce serait le contraire. (paradoxe parfait). Il n'est que de rappeler le célèbre tableau de Magritte : « ceci n'est pas une pipe » titre faisant corps avec les autres constituants du tableau et placé en dessous de l'image d'une pipe, tel un sous-titrage, que l'artiste renforcera, plus tard, par un autre titre-sous-titre, élément intégré à l'« identité » du tableau : « ceci continue à ne pas être une pipe ».

Autre curiosité de la traduction de **Chouraqi** du Saint Coran : Les options de **Chouraqi** donnent à voir une inconséquence dans sa traduction car on relève force différences là où on aurait dû trouver des similarités.

Par ailleurs, quand il s'agit de traduire des mots qui trempent dans l'astronomie ou la médecine voire dans le surnaturel, nous le voyons opter pour des traductions qui pèchent plus par entropie volontaire que par méconnaissance de la langue arabe ou de l'hébreu.

Ex : La Sourate « les marches » pour المعراج : nivellement par le bas : « les bordjs » pour البروج : réticence à traduire par l'usage de l'intrus الدخيل pour ne pas signifier « les constellations » dans la langue du lecteur. « la goutte » pour العلق : marginalisation de la signification scientifique du mot noyé dans la plus grande généralité plate. (embryon)

Quand il traduit النبأ par « l'inspiration », il fait preuve de malhonnêteté car il traduit le mot hébreu. A l'évidence, en ce qui concerne ce mot, la traduction par « inspiration » est en

porte-à-faux eu égard au fait qu'en arabe, ce mot relève d'une dimension prophétique c'est le cas également pour la traduction du mot « Coran » qu'il traduit par « l'Appel » prétextant que le mot « قرأ » en hébreu signifie « crier » alors que le dictionnaire de N. Ph. Sander et I. Trenel donne, à la page 425, la racine « قرأ » comme synonyme de lire dans la langue de **Chouraqui**, l'hébreu.

La déduction qui s'impose à ce niveau, est que **Chouraqui** ne connaît point la langue arabe. Il n'en connaît que le dialecte de sa ville natale et l'option de traduire le Coran comme s'il avait été écrit en hébreu le pousse au fin fond du précipice des contre-sens dus aux frères ennemis, qui sont en réalité de faux- amis, l'Arabe et l'Hébreu.

Chouraqui a traduit « Ar-rahim » par « matriciel » et « Ar-rahman » par « Matriciant » en respectant la sonorité, le rythme et en sauvegardant le sens c'est une bonne traduction. Car normalement, la dérivation se fait de la racine « Rahim » vers la forme conjuguée « Al-Rahman » (رحم -> رحمان) et non le contraire même si cela ferait plaisir au professeur Bannour qui soutient que la racine constitue plus un aboutissement qu'un point de départ, contrairement aux objections de quelque critique enturbanné des traductions du Coran qui se réfère à un hadith non vérifié.

Mais, **Chouraqui** pêche par inconstance, car il ne recourt pas toujours à une approche étymologisante quand il s'agit des mots qui sont dérivés de la racine « Rahim » : Sourate 33 verset 17 :

"قل من ذا الذي يعصمكم من الله إن أراد بكم سوءًا أو أراد بكم رحمة"

Chouraqui traduit : « Dis : qui vous protégera d'Allah, qu'il vous veuille du mal ou du bien ? »

Par ailleurs, il traduit « Ar-rahim », « Rahma », « Ruhamâ » respectivement « matriciel », « bien ou « grâce » ou encore « matriciels »

(Bien = رحمة)⁽²⁾ Sourate 33 verset 17

(matriciel = رحيم)⁽³⁾ Sourate 33 verset 24

(Ar-rahim = le matriciel)⁽⁴⁾ Sourate 39 verset 53

(matriciel = رحيم)⁽⁵⁾ Sourate 57 Verset 9

(Tendresse et grâce= رافة ورحمة)⁽⁶⁾ Sourate 57 Verset 27

(Aشداء على الكفار رحماء بينهم) = implacables avec les effaceurs et matriciels entre eux)⁽⁷⁾ Sourate 48 Verset 29

(Mûssa, Imam matriciel = موسى إماما ورحمة) Sourate 11 Verset 17

Quand **Chouraqui** traduit « Rahma », il opte une fois pour « grâce » et une autre pour « matriciel ». Au pluriel, « Ruhamâ' », qui désigne les compagnons du prophète, ont droit à la traduction de l'attribut de Dieu.

Donc, en un mot **Chouraqui** fait preuve de peu de rigueur en étant inconstant, car il ne recourt à la traduction étymologisante que par caprice. Ajoutez à cela le fait qu'il ne respecte point la catégorie des mots traduits, en rendant un nom par un adjectif ou le contraire et en optant, quand il s'agit d'un féminin singulier « رحمة » à une traduction non étymologisante (grâce : رحمة).

Voilà où mènerait la traduction étymologisante si elle était généralisée : exemple « توجّه رأساً إلى العين » « il a visagé têtelement vers l'œil » ou encore « لعن الشيطان الرجيم » « il a « Z »yeuté l'argileur lapidé ».

Tout en constatant que cette traduction pêche par hermétisme, il faut remarquer que « le matriciant, le matriciel » de **Chouraqui** préserve et le sens, la sonorité et le rythme créés par la néologie du hapax « رحيم » en arabe dans sa relation avec « رحمان » prenant de vitesse l'objection

probable mettant au premier plan l'idée que le Coran est à psalmodier. Et l'on sait qu'il est impérativement incontournable de traduire le discours et non pas la langue.

D'ailleurs, en bonne logique étymologisante, on devrait traduire « رحم » par « Bouche de l'utérus » et non pas par « utérus » qui est « حمم » étymon qui se décline en ، حمو وحم

Chouraqui pêche par une série d'options tendancieuses qui porte préjudice au texte sacré. En y touchant, il l'a profané parce qu'il avait la volonté de « salir ».

La Basmala a glissé dans l'imaginaire collectif en une formule prophylactique instituée en seuil entre le monde du visible humanisé et rassurant et celui de l'invisible dénommant le monde des djinns et de tous les esprits maléfiques. « Ism Allah Alik » « Sammi bism Allah » sont des formules qui éloignent les maux de dessous « Ism Allah » « من تحت أيديهم » l'imaginaire populaire prend-il le pas sur le sacré ?

Pour traduire le Coran faut-il être croyant ? cette condition doit-elle accompagner le savant, le spécialiste, le linguiste, le technicien de la langue, animés tous par le vœu pieux de transmettre la parole divine avec « tout » ce qu'elle véhicule de « sacré » ? Est-il possible d'espérer dans une perspective de foi catégorique, au sens kantien, d'aboutir à un texte en français, aussi satisfaisant qu'il l'est possible ?

Jusqu'à ce jour cette version française du Qur'ân semble faire défaut pour certains qui objectent que la « bonne » est toujours à venir.

Dans la pléthore des traductions depuis Kasimirski, les variantes de la traduction de la « Basmala », voire les différences, sont minimales et l'on va jusqu'à parler de resucée

pour certaines, alors pourquoi se donner la peine de commettre une nouvelle traduction ?

L'objet de notre réflexion ne peut prendre tout le corpus du Qur'ân mais un extrait fort court, qui a été considéré comme ne faisant pas corps avec le texte coranique, des fois, et comme partie intégrante nécessaire et incontournable, d'autres fois. Il s'agit de « بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ ».

A ce niveau se posent les contraintes de la traduction du Coran en ce qu'il est un corpus linguistique au même titre que tout autre. Pour la traduction d'un texte profane, le recours à l'étymologie est légitime, productif et distingué. En ce qui concerne le texte coranique, cet élan louable est problématique car il est confronté à une littérature exégétique lourde de conséquences qui met au ban d'accusation toute velléité d'aborder le texte sacré au même titre que tout autre texte littéraire profane. Nous aborderons la traduction de toutes les occurrences dérivées de l'étymon « Rahim » dans le Coran pour en voir les incidences sur le plan et des instances linguistiques et des instances religieuses dont les réactions d'El AZHAR "الأزهر" et de ses ulémas, entre autres.

On passera en revue les différentes traductions pour les comparer et voir les différentes objections qu'elles sont susceptibles de soulever. En voici quelques unes :

- 1- A. Kasimizski « Au nom de Dieu clément et miséricordieux »
- 2- Blachère : « Au nom d'Allah, le Bienfaiteur miséricordieux »
- 3- Denise Masson : « Au nom de Dieu celui qui fait miséricorde, le miséricordieux ».
- 4- **Chouraqui** : « Au nom de Dieu le matriciant, le matriciel »
- 5- Jean Grosjean : « Au nom de Dieu le miséricordieux, plein de miséricorde »

- 6- Sadok Mazigh : « Au nom de Dieu le clément, le miséricordieux »
- 7- M. Hamidullah : « Au nom de Dieu le très-miséricordieux, le tout miséricordieux. »
- 8- Hamza Boubakeur : « Au nom de Dieu tout-miséricordieux, tout-compatissant. »
- 9- S. Kechrid : « Au nom de Dieu, le miséricordieux par essence et par excellence »

Avant tout commentaire de ces traductions, il nous paraît judicieux de comparer l'attitude des musulmans face à leur texte sacré et celle des chrétiens face à leurs écritures saintes, à la lumière des approches civilisationnelles du monde des deux communautés religieuses et géopolitiques.

Le sacré d'orient, le sacré d'orient occidentalisé, quel rapport ? Les religions monothéistes ont-elles la même acception des textes sacrés ? L'essence même des textes sacrés n'est-elle pas de créer du communautaire ? N'est-elle pas la donne ontologique de la production de la civilisation ? Est-il possible d'imaginer les civilisations monothéistes sans leur toile de fond coranique et biblique ?

Ou, pour poser la question autrement : Est-il possible de distinguer la civilisation et ses configurations, en dehors des textes sacrés de cette civilisation ? Y-a-t-il lieu de comparer la civilisation occidentale et la civilisation arabo-musulmane, dans leurs rapports aux textes bibliques et coranique ?

Peut-on considérer le critère de fidélité à ces textes fondateurs comme base de ce parallèle entre les deux civilisations ? S'ensuit-il une déduction à teneur identitaire ? L'identité préservée, en référence aux textes sacrés, est-elle déterminante dans la production de la civilisation et de sa

dimension qualitative ? Tout texte écrit et les textes sacrés par excellence, ne sont-ils pas écrits dans une langue étrangère ?

Dans la perspective de la perception du monde selon une référence cardinale, la bible et le Coran, et selon un positionnement confessionnel, il n'y a point d'image physique vraie, donc relevant d'une civilisation, en dehors de tout intérêt métaphysique. Tout acte de production civilisationnelle est marqué au fer rouge par la métaphysique et donc par les textes religieux fondamentaux, miroir déformant de la réalité.

Les jardins de l'éternel éden comme image commune aux trois textes monothéistes, bien que relevant d'une « fiction » sollicitant l'imagination du fidèle et donnant libre cours à sa convoitise légitimée et même encouragée ⁽⁸⁾, n'en demeure pas plus vraie que vrai, que les plus beaux jardins enchanteurs de sa réalité, de son vécu.

Régis Debré ⁽⁹⁾ : « Chaque culture, en choisissant sa vérité choisit sa réalité : cela qu'elle s'accorde à tenir pour visible et digne de représentation. Pour un homme du XIII^{ème} siècle, le jardin du paradis est plus réel que la forêt de Poissy parce qu'il est le seul vrai. Et c'est le premier qu'il veut voir. L'image biblique de l'irréel Eden est surtout à ses yeux de meilleur rapport que l'autre, car en remontant jusqu'à la vérité de Dieu, il sauvera son âme et son corps. Ce dont la reproduction de la forêt de Poissy, où il passe si souvent, la détournerait. Pas d'intérêt métaphysique, pas d'image physique », cette approche des choses de la civilisation ne jure-t-elle pas avec les « choses » de la réalité de la civilisation dans son acception moderniste ? Quelle définition les dictionnaires des mondes occidental, musulman, etc. – donnent –ils du mot civilisation ?

Il y a un accord à rapporter la civilisation aux actions de l'Homme « contre » la nature, dans et par la nature. S'agit-

il de la même nature ? La vision de la réalité de la nature varie d'une civilisation à l'autre. Le passage d'un texte sacré à sa traduction est, au même titre que son exégèse, « une traduction interprétative », une interprétation, un targoum ; plus ou moins heureux, car condamné à être, tel tout processus pédagogique, un échec. Echec et trahison. Trahison de sa propre langue, celle du traducteur, et de celle de l'Autre car, comme l'affirme si judicieusement en parabole le prof. Bannour, traduire un texte est une activité similaire à celle qui consiste à broyer puis à mâcher et à mastiquer des amandes sèches pour, enfin, les donner à manger à un autre, édenté, celui-là. Du coup, il est privé du plaisir de « broyer » et de celui de goûter aux amandes naturelles d'un côté et de l'autre d'ingurgiter les microbes et autres virus de la salivé du traducteur, avec pour agrément son haleine, nécessairement nauséabonde.

Il va de soi donc que toute traduction ne peut être qu'une trahison du texte sacré car le passage d'une langue à l'autre est un acte biologique qui trempe le texte de départ dans les humeurs du corps du (ou des) traducteur censé maculer le texte à traduire du sang de la langue vers laquelle il traduit. « prête-moi ta langue pour salir un peu. » Texte traduit, texte hybride, texte violé tant au niveau du signifiant-corps que de signifié-âme, œil traître intégrant un poison étranger dans un corps sain, portant l'étendard de l'identité authentique de sa communauté. Et l'on crie au sacrilège ! La traduction de **Chouraqui** ne pêche ni par dilution ni omission.

Pourquoi traduire le Qur'ân sinon pour le mettre à la disposition de ceux qui, incapables de l'appréhender dans sa langue d'origine, veulent en disposer dans la langue qu'ils maîtrisent ?

Une traduction objectivement scientifique serait-elle utile pour autre chose que la recherche, le dialogue des religions ou le métissage des cultures ? N'est-il pas meilleur

de lire les saintes écritures dans leurs langues d'origine, s'il en fût ?

En quelle langue faut-il lire la Bible ? en Français, en Anglais, en Chinois ou encore en Hébreu, en Araméen, en Grec ou en Latin ? Ce n'est que depuis le moyen âge qu'on a vu l'unité de cet ensemble arrêtée, une fois pour toutes.

Pour le Coran, il n'y a qu'une langue : l'Arabe. Et elle est censée être la parole de Dieu, miracle en soi, en tant que langue en ce qu'elle est une forme au dessus de toutes les compétences et les performances des hommes, et en tant que production de sens, de sagesse divine. Que penser des commentaires et évaluations des traductions du texte coranique qui sont produites à partir de l'idée que toute velléité de parole humaine traduisant la parole divine est vaine, incapable de rendre la teneur du Coran. Attitude dogmatique ou terroriste ?

Les deux. Quand on sait que l'on aborde les traductions avec un œil de détective essayant de mettre le doigt sur les « trahisons » qui font que toute traduction est en deça de l'attente de ceux qui, en voyeurs, veillent.

Voyons de près les différentes traductions de la « basmala » "بسم الله الرحمن الرحيم". Kasimirski a opté pour la traduction de « Ar-rahmân » "الرحمان" « Ar-rahim » "الرحيم" par deux adjectifs « clément » et « miséricordieux » sans autre forme de procès.

Blachère préserve la catégorie grammaticale de « Ar-rahmâne » "الرحمان" en donnant le nom : « Bienfaiteur » déterminé par l'article défini « Le » et en lui assignant un adjectif : « miséricordieux ».

Denise Masson a opté pour une relative « celui qui fait miséricorde » avec pour pendant, un substantif « le miséricordieux ».

Quant à **Chouraqui**, il choisit de traduire selon une approche étymologique, avec un respect de la catégorie grammaticale du texte coranique. Arabe et Hébreu se rejoignent étymologiquement ? sonnerie d'alarme !

Jean Grosjean, lui, a choisi de respecter le statut substantivé de « Ar-rahmân » "الرحمان" « le miséricordieux » l'utilisant aussi pour « Ar-rahim » "الرحيم" en modifiant ce dernier au moyen de l'adjectif « plein ».

Sadok Mazigh (الصادق مازيغ) s'en va corrigeant Kasimirski en déterminant les adjectifs «Ar-rahmân » "الرحمان" et «Ar-rahim » "الرحيم" clément et miséricordieux, au moyen d'un article défini, respectant la forme coranique catégorématique dans un souci de fidélité au texte sacré.

Hamidullah surenchérit pour rajouter aux deux substantifs, les deux adverbes « très » et « tout » respectivement qu'il essaie de « géminer », grâce à un tiret avec les substantifs avec lesquels ils font corps pour dire la nécessité de pousser le plus loin, la charge sémantique des deux mots choisis pour traduire «Ar-rahmân » "الرحمان" et «Ar-rahim » "الرحيم" comme pour dire que sans ces « remontants » sémantiques, la traduction pécherait par anémie lexicale.

Boubakeur mime cette traduction en choisissant d'utiliser, à deux reprises, l'adverbe « tout » pour rehausser la teneur sémantique de « clément » et de « compatissant », à allure trop humaine, usitée crue.

Enfin, S. Kechrid s'en tient à la traduction des deux termes «Ar-rahmân » "الرحمان" et «Ar-rahim » "الرحيم", ayant le

même étymon, par le vocable « miséricordieux » substantif modifié, à deux reprises, par des groupes prépositionnels composés de la préposition « par » et des substantifs « essence » et « excellence », appelés à la rescousse, pour épauler le substantif « Le miséricordieux » et lui donner la charge sémantique digne de « Ar-rahmân » "الرحمان".

En fond de toile, en palimpseste, la genèse de la « Basmala » où on ne trouvait, à l'origine, que « Ar-rahmân » "الرحمان" sans « Ar-rahim » "الرحيم", depuis que Musaylama "مسيلمۃ الكذاب", le faux-prophète s'est fait appeler « Ar-rahmân » "الرحمان", on a vu le coran rajouter Ar-rahim "الرحيم", pour le confondre. « Elle est de Salomon, en voici le contenu : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux » ⁽¹⁰⁾

(11) "إِنَّهُ مِنْ سُلَيْمَانَ وَإِنَّهُ بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ"

D'après l'encyclopédie du Coran, 1^{er} tome : « certains ont dit : la « Basmalah » "بسم الله الرحمن الرحيم" est un verset de chaque Sourate en dehors de la Sourate « le repentir ». D'autres ont prétendu qu'elle ne fait pas partie de la Sourate première (Al Fétihah) "الفاتحة" et de toutes les autres en dehors de la Sourate « la fourmi ». Le prophète l'a liée au « verset » « الحمد لله رب العالمين » « louange à Dieu souverain de l'univers » et a dit : quand vous lisez : « louange à Dieu souverain de l'univers », lisez « بسم الله الرحمن الرحيم » « au nom de Dieu le clément, le miséricordieux ». Et il a affirmé qu'elle était un verset de la première Sourate du livre saint.

Chouraqui, pour sa part, traduit la basmala "بسم الله الرحمن الرحيم" en ces termes « au nom de Dieu le matriciant, le matriciel ». Son approche est étymologique car, connaissant l'hébreu et étant lui-même Juif, il sait que « Rehem » en hébreu est, comme « Rahim » en arabe, la « racine » ou l'étymon de « Ar-rahmân » "الرحمان" et « Ar-rahim » "الرحيم", ou « matrice ».

André **Chouraqui** étant algérien de naissance, ayant baigné dans les dialectes du Maghreb et dans sa langue « maternelle » l'hébreu, et selon M. AL'IZEB ⁽¹²⁾ (محمد العزب) ignorant la langue arabe pour oser entreprendre la traduction du Coran, se serait armé de la matrice sémitique commune, pour traduire le Coran en Français et tomber dans des erreurs dues aux sens contextuels des mots hébreux et arabes issus des mêmes matrices.

A notre avis, **Chouraqui** aurait traduit le Coran en Français à partir non de l'Arabe mais de sa traduction en Hébreu. En plus, l'auteur sus-indiqué, rappelle que **Chouraqui** ignorait le hadith qui prouve que le « Rehem » "رحم" ou matrice est dérivé de « Er-rahmân » "الرحمان" et non le contraire comme il le laisse entendre : « Je suis le matriciant créateur de la matrice à laquelle j'ai dérivé un nom à partir du mien »

"أنا الرحمان خلقت الرحم واشتقت لها اسما من اسمي" ⁽¹³⁾

M. AL'IZEB, commentant la traduction de **Chouraqui**, rajoute : « Nombreux sont les musulmans arabes résidant en France, dont des historiens et des professeurs des universités de l'Afrique du Nord et de France, ont cautionné cette traduction en tombant dans les mêmes erreurs que **Chouraqui**. J'avais entretemps remis à ce traducteur une longue liste de ce qu'il faut corriger dans son travail et il a promis d'y vaquer mais n'en a rien fait, jusqu'à ce jour. J'en ai informé Al AZHAR ... et je l'ai averti plusieurs fois à l'occasion de plusieurs conférences et recherches. Il a cité les noms de nombreux musulmans arabes qui, a-t-il dit, ont révisé sa traduction. Avec ce nombre très élevé d'erreurs, il a dû ou ignorer leurs remarques comme il en a fait avec les miennes ou qu'il n'a consulté personne ou encore qu'il a consulté des non-spécialistes. Dieu seul le sait ».

Etant donné que l'objection faite à **Chouraqi** est fondée sur la prééminence de « Ar-rahmân » "الرحمان" sur « Ar-rahim » "الرحيم", en tant qu'étymon, ne serait-il pas idoine d'accepter la traduction « le matriciant, le matriciel » avec l'idée que la référence au hadith ne fausse en aucune manière la justesse de l'approche étymologisante ? sachant que le « Hadith » "حديث قديمي" cité n'est pas vérifié et confirmé par la tradition. Surtout que la traduction de **Chouraqi** ne pèche ni par dilution ni par omission.

N'est-elle pas meilleure que celles de ceux qui ont opté pour « clément » et « miséricordieux » ou « compatissant » renforcés au moyen d'un adverbe « très » ou « tout » ? ces mêmes options s'adossant à l'idée qu'un plus de construction produit un plus dans la signification de la « matière » (de la forme).

Nous lisons dans « Attahrir wa attanwir » ⁽¹⁴⁾ "التحرير والتنوير" : « ils disent que l'augmentation dans la construction est dans le but d'amplifier le sens AZZAJJEJ "الزجاج" a dit à propos de « Ghodhbène » ⁽¹⁵⁾ "غضبان" celui qui est « plein » de « Ghadhab » "غضب". ce qui a résonné à mes oreilles, dans les « milah » "الملح" des arabes, c'est qu'ils appellent certaines de leurs barques « Ach-chaqandaf » "الشقندف" qui est une petite embarcation qui n'a pas l'importance des barques irakiennes. J'ai demandé, sur la route du taïf "الطائف", à un homme de cette région : comment appelle-t-on cette embarcation (je désignais l'irakienne). Il m'a répondu : n'est ce pas le **Chaquandif** "الشقندف" ? J'ai rétorqué, non. Il s'est ressaisi en disant : cette barque s'appelle Ach-chaquindaf "الشقنداف" et il a rajouté dans la construction du nom pour amplifier la signification du référent. ».

Ce même épigone des ulémas reproche à Grosjean d'avoir utilisé l'adjectif [« plein » de] déterminant le substantif « miséricordieux » pour traduire « Ar-rahim » "الرحيم", se

prévalant de la « faiblesse » linguistique normative de l'expression « plein de » d'après « le Grevisse » la considérant comme relevant d'un registre populaire et donc non idoine.

Comment faut-il traduire ? En opérant un recours étymologique, un ajout augmentant la teneur signifiante ou une interprétation exégétique ? Chaque procédé se retrouve mis au pied du mur et condamné en fonction d'une optique exégétique du « fiqh » "الفقه".

La traduction la meilleure est-elle donc possible et le Coran est-il traduisible ? Cette foi en une traduction idéale n'est-elle pas dogmatique et donc terroriste, quand on donne l'impression de l'exiger ici et maintenant ?

La multiplicité des traductions du texte coranique n'est-elle pas un bien incommensurable, une constante réécriture des écritures, une littérature permettant toutes les littératures profanes sur la trame du Coran, texte fondateur d'une culture et d'une civilisation perfectibles ?

La bible a perdu pour « eux » et pour leur monde son caractère de révélation. Comment peuvent-ils prétendre être les dignes héritiers de ce livre déraciné et éradiqué de sa référence ontologique assurant sa dimension sacrée : la parole de Dieu ? Dans « Abraham remix », Frederik Boyer donne à voir le patriarche biblique comme une figure emblématique de réfugié.

Pourtant, la Bible reste indissociable « du monde » qu'elle a in-formé, habité et conçu, bien que la modernité ait opéré une scission, une fracture, une rupture de contrat d'avec la Bible, sa génitrice et son milieu matriciant. Depuis plus de deux millénaires, la Bible a exercé une influence tutélaire sur la pensée occidentale et continue à « moduler » toute velléité de production artistique, plastique, littéraire ou philosophique

voire de topos de la production de la civilisation et des textes dont l'objet est la civilisation. Une civilisation dont l'essence même est de créer du communautaire, de l'identité et donc du patrimoine. L'Occident est-il entrain de divorcer d'avec ses livres saints ou l'a-t-il déjà consommé ? serait-il déjà dans une aire de christianisme laïc qui a jeté le froc de l'aspect sacré de la Bible, aux orties ?

La pensée moderne et post-moderne seraient-elles l'affirmation d'une tentative objective qui consiste à se pencher sur le texte biblique avec la prétention d'un chirurgien armé d'un scalpel, nourrissant le vœu pieux du « scientifique » conforté dans son entreprise, par la distanciation temporelle ? Est-il donc évident qu'avec cette distance, il serait possible pour l'Occident de revisiter le texte biblique avec plus de rigueur scientifique ?

Cette rigueur prétendue ne gommerait-elle pas inopinément, les strates de la pensée occidentale sur le texte sacré depuis le XVIIème siècle jusqu'à nos jours ? Ce retour au texte biblique, avec son fonds ambiguë de « retour du religieux », nié, d'un côté, et de désir de revendiquer une légitimité interprétative incarnée par la philosophie, affligé de cette sérieuse reconnaissance du sacré biblique, de l'autre, ne serait-il pas la somme du corpus de la tradition qui définit l'occident, en ce qu'il est tantôt une réaction de sécularisation du patrimoine biblique et parfois une re-plongée de ressourcement quasi-instinctif, qui, bien que philosophique, n'en reconnaisse pas moins son aspect de texte fondateur dont il ne s'agit plus de réceptionner avec son Auréole tutélaire mais comme un livre à soumettre à un autre patrimoine, celui de la riche diversité pléthorique des approches critiques, à en assumer le bégaiement, à en ébranler les bases et à en distendre les coutures, sous toutes les coutures.

Néanmoins, ce livre ainsi violé, déconstruit, profané par la main, le « bras » séculier des critiques portant le chapeau de la neutralité confessionnelle, n'en demeure pas chanté et élevé au statut de matrice incontournable, garante des intérêts éthiques, humains, identitaires, géopolitiques et de pouvoir.

Une fièvre de cheval erratique, affligeant autrefois les jeunes, et donc de croissance, semble s'emparer de ces « savants » revendiquant leur statut de profane et, paradoxalement, la fidélité à un texte–bibliothèque incontournable à conserver comme ne devant jamais être oublié et donnant à voir et à lire comme toujours possible, possible en ce qu'il est une parole, un texte-patrimoine, un texte intra-identitaire bien qu'interrogé avec le sombre dessein de ne point le ménager et de le bousculer en tant que texte religieux, fondateur sans religiosité.

Les musulmans n'ont-ils pas intérêt à inciter les « fidèles » à lire, à relire et à traduire le Qur'ân ? D'abord pour préserver le cordon ombilical qui noue la civilisation arabo-musulmane au texte référentiel fondateur : le Coran.

Ensuite, pour que la raison relaie la foi et parvienne à faire du texte coranique l'objet d'un ensemble d'études multidisciplinaires enrichissant le fonds culturel de la communauté et donc sa philosophie, générant aussi un autre âge d'or susceptible de réinscrire le monde arabo-musulman dans l'Histoire du monde moderne qu'il sera appelé à re-crée, aux dimensions de sa vision du monde qui a su, mieux que l'occident, intégrer les trois religions monothéistes dans la production d'un savoir humain, culturel et civilisationnel, qui, à n'en point douter, est à la base de la modernité actuelle, pour une grande part.

Même si les traductions qu'on peut avoir du Coran par la main de ceux qui s'en emparent en tant que texte à rendre dans leurs langues et non à servir, il y a énormément à gagner, car ils renforceront une fidélité certaine aux textes sacrés, enjeu pour la pensée, la pensée politique et les stratégies géopolitiques pressantes et vitales pour le devenir même du monde musulman et du monde arabe plus spécialement.

Pour Derrida : « Fidélité à ce que la parole tienne et du devoir de faire trembler cette parole avec ce qui tremble avec elle » Giorgio Agamben, quant à lui, écrit : « l'élément décisif est la capacité de rester fidèle à ce qui, bien qu'il ait été sans cesse oublié, doit pourtant rester inoubliable et exige en quelque sorte de demeurer avec nous, d'être encore pour nous, d'une certaine manière possible. »⁽¹⁶⁾.

La fidélité au texte n'est pas celle du croyant fiévreux et dogmatique. Elle est aussi celle de l'intellectuel convaincu de l'incontournable nécessité de garder présent à l'esprit le texte fondateur de la société et de sa civilisation, du communautaire multiple et enrichissant, exorcisant cette tendance à se déraciner de la parole de Dieu. Car au commencement était le nom ... Er-rahmân "الرحمان", toutes les abstractions n'en sont qu'une arborescence. Dixit A. BANNOUR.

A formule de gnostique, formule eulogique rogatoire, pour que pleuvent mille et une traductions du Coran, mille et une visions de la parole divine, pour qu'écluse la parole humaine en fleurs de civilisation ... de paix et d'amour --- du prochain.

En conclusion ; il y a lieu de remarquer que tous les traducteurs du saint Coran sont tombés d'accord sur la traduction de « Bismi Allah » "بسم الله" qu'ils ont considéré comme l'équivalent de « Au nom de Dieu » ou de sa variante

de Blachère : « Au nom d'Allah ». D'un autre côté, ils ont tous les différends linguistiques possibles linguistiquement à propos de « Ar-rahman "الرحمان", Ar-rahim "الرحيم" ». Paradoxalement, les positions auraient dû être aux antipodes de celles adoptées par les traducteurs.

Tous, sans exception, ont fait œuvre utile en variant les options de Kasmirski et de Blachère à l'endroit de la seconde moitié de la « Basmala » : « Ar-rahman "الرحمان", Ar-rahim "الرحيم" » leur différend est injustifié car toutes les traductions y compris celle de **Chouraqui**, sont acceptables voire bonnes.

En ce qui concerne le premier volet de la « Basmala » : « بسم الله » « au nom de Dieu », ils sont tous, en chœur, satisfaits d'une traduction incongrue qui ne rend ni la lettre ni l'esprit du passage traduit. Et leur traduction est affligée d'une « hérésie » qui les met dans la situation du dépositaire d'une procuration générale, leur permettant de « remplacer », de se « substituer » à Dieu, pour parler en son nom.

Même le prophète lui-même ne s'arroge point ce privilège, lui, le messenger de Dieu. Car, la parole divine lui est communiquée par le biais de l'archange Gabriel. Ajoutons à cela le fait que pour les musulmans, il n'y a point de « médiateur » entre le croyant et Dieu, contrairement à la Baha' iya "البهائية" où Baha'Ullah "بهاء الله" se faisait appeler « celui qui parle au nom de Dieu ». « وَلِيَّ أَمْرِ اللَّهِ ».

Grave méprise! Ils ont pris à la lettre une formule prophylactique initiatique sans autre forme de procès perpétrant ainsi un acte langagier sans rapport aucun avec « بسم الله » la basmala du texte sacré de départ. La formule « Au nom de » est inscrite de plain-pied dans un usage discursif politique consacré dans les enceintes démocratiques de

l'Occident. Elle appelle, en collocation, en bonne et due forme, sa suite naturelle « du peuple » que les députés ou les présidents de la république ont l'habitude de « proférer » au sénat ou au parlement ... et qu'on retrouve communément, dans les textes législatifs et, en l'occurrence, dans les constitutions des Etats-Nations.

Donc, il ya problème : loin du legs exégétique du Saint Coran, ces traducteurs ont tous, juifs, chrétiens et musulmans, perpétré, crapuleusement, un crime de lèse-divinité en octroyant au prophète et à tous ceux qui ont lu, qui lisent et qui liront le Coran, le statut de tuteur de Dieu. Veulent-ils réduire la religion musulmane à la seule « secte » de la Baha'iyya "البهائية" ?

Ainsi, ne donnent-ils pas en pâture aux « infidèles », le Dieu des musulmans, rabougri, en Dieu assisté ayant signé une procuration générale à une créature souillée, éphémère et associatrice car Baha'Ullah "بهاء الله" entend occuper la place de Dieu et détenir, comme il l'affirme, le texte le plus sacré ?

« الكتاب الأقدس » ؟

Bibliographie

1. Targoum: exégèse de la Torah. Le mot traduction étant synonyme d'exégèse, d'explication.
2. Introduction de Chouraqui P.845
3. Chouraqui P.847
4. Chouraqui P.951
5. Chouraqui P.1142
6. Chouraqui P.1147
7. Chouraqui P.1069
8. Exégèse de la Torah.
9. in « Vie et mort de l'image », dit P.267
10. Traduction Kasimirski in Sourate, la founmis versé 30.
11. سورة النمل آية 30
12. Mohamed Al IZEB : Problèmes de la traduction des significations du saint coran.
13. Hadith quduci.
14. Tahar Ibn Achour : Attahrir wa attanwir, 1^{er} tome.
15. Ghodhbène : de Ghadhab, colère.
16. G. Agamben, le temps qui reste. Trad. de l'italien par Judith Revel, Edit. Bibliothèque Rivages 2000.